



Patrimoine du XXe siècle : l'église Saint-Esprit à Lormont

Par Nicole Palard

Peu touchés par les dommages de la Seconde Guerre mondiale, l'Aquitaine et le département de la Gironde n'ont pas connu cette abondance de constructions et de rénovations d'églises qui a été, notamment, la marque de la région Nord-Pas-de-Calais, étudiée par Céline Frémaux¹.

Les quelques exemples de patrimoine religieux architectural du XXe siècle, dans le département de la Gironde, relèvent d'une problématique spécifique : quelle réponse apporter aux mutations économiques et démographiques du département ? C'est en effet le défi auquel s'est trouvé confronté le diocèse de Bordeaux, soucieux d'affirmer sa présence au sein de nouveaux quartiers, dans les cités et les zones urbaines périphériques. Inscrite sur l'inventaire supplémentaire des monuments historiques en décembre 2000², l'église Saint-Esprit située à Lormont, sur la rive droite de la Garonne, se situe dans un quartier en pleine expansion. Elle est ainsi un des très rares exemples d'« églises de proximité » relevant du patrimoine³ contemporain en Aquitaine.

La réussite de ce projet architectural résulte d'une cohérence d'ensemble trouvée (non sans des périodes de tension parfois vive) entre :

- le maître d'ouvrage : l'Archevêché et les Chantiers diocésains,
- la communauté paroissiale,
- le maître d'œuvre : l'agence d'architectes Salier, Courtois, Lajus, Sadirac qui eut la charge de la conception et de la réalisation de l'ouvrage.

On se rapprocherait ainsi d'une heureuse « correspondance entre une spiritualité, des pratiques et une architecture », telle que l'analyse Suzanne Robin⁴. L'inscription sur l'Inventaire supplémentaire doit permettre au bâtiment de faire face, dans le respect du projet initial, aux inévitables dégradations résultant de plus de quarante années d'existence. Elle doit également permettre de sauvegarder son originalité dans un projet urbanistique et social en grand devenir : celui du monde des banlieues de la rive droite marquée, entre autres projets, par l'extension de la ligne A.

1. Frémaux Céline, *Construire des églises en France dans la seconde moitié du XXe siècle. De la commande à la réalisation. Nord-Pas-de-Calais (1945-2000)*, thèse de doctorat en Histoire de l'Art, Université Rennes 2- Haute Bretagne, décembre 2005.
2. Arrêté du 7 décembre 2000 signé du Préfet de Région Christian Frémont, in Dossier *Église du Saint-Esprit*, Centre de Documentation du Patrimoine, DRAC Aquitaine.
3. « Alors que le XXe siècle, du fait des destructions dues aux conflits mondiaux et des importantes mutations urbaines, a été l'une des périodes les plus riches en construction de lieux de culte, seuls 121 d'entre eux sont classés à l'heure actuelle au titre de monuments historiques. Les églises en particulier, qui, pour les siècles antérieurs, représentaient jusqu'à 35% du corpus des édifices protégés, ne sont plus, pour le XXe siècle, que 10% des bâtiments classés ou inscrits. » Colloque : *Architecture religieuse du XXe siècle en France : quel patrimoine ?*, Lille, couvent des Dominicains, 25-26 mars 2004.
4. Robin Suzanne, « Nous avons analysé les liens existants, dans le milieu catholique français, entre l'assemblée des fidèles (Église) et le bâtiment où ils se réunissent (église), en un mot, la correspondance entre une spiritualité, des pratiques, et une architecture. » *Églises modernes. Évolution des édifices religieux en France depuis 1955*, Hermann éditeurs des Sciences et des Arts, 1980, p. 1.

Les acteurs

Le maître d'ouvrage : L'Église catholique en Gironde, l'archevêché et les Chantiers diocésains

Le maître d'œuvre, en l'occurrence l'archevêché, doit résoudre une équation complexe. Il doit inscrire le message de l'Église dans l'esprit du concile de Vatican II et tenir compte de l'évolution démographique et urbanistique de l'agglomération ; pour ce faire, il ne peut mobiliser que des ressources financières très limitées.

L'esprit de Vatican II

Le concile Vatican II, que Jean XXIII a ouvert le 11 octobre 1962 et que Paul VI clôturera le 8 décembre 1965, cristallise les évolutions du renouveau liturgique amorcées depuis de nombreuses années⁵. Déjà, Pie X recommandait « la participation active des fidèles aux saints mystères et à la prière publique et solennelle de l'Église ». Pie XI écrivait en 1928 dans *Divini Cultus* : « Il est absolument nécessaire que les fidèles n'assistent pas aux offices en étrangers ou en spectateurs muets mais que, pénétrés de la beauté de la chose liturgique, ils prennent part aux cérémonies sacrées et répondent à la voix du prêtre autrement que par un faible murmure ». Les recommandations sont précises : l'accent est mis sur la liturgie de la parole, et la chaire est désormais remplacée par l'ambon, qui facilite la lecture de l'évangile. Il est demandé que le maître-autel soit mis en valeur ; il doit être vu par l'ensemble des fidèles. Occupant une position dominante, bien éclairé, il va permettre la célébration face aux fidèles.

Par bien des points, l'église Saint-Esprit peut être vue comme une illustration de ces nouveaux préceptes liturgiques, de cette théologie de l'assemblée. « L'esprit de Vatican II » est d'ailleurs explicitement mis en avant par Pierre Lajus lorsqu'il écrit : « L'église Saint-Esprit de la cité Carriet témoigne de la rencontre, dans les années 1960, de deux mouvements : le "mouvement moderne" de l'architecture qui remettait vigoureusement en cause, depuis le début du siècle, la tradition académique architecturale, faisant, selon le mot de Le Corbusier, souffler un "esprit nouveau", et le puissant mouvement de renouvellement et d'aggiornamento de l'Église catholique initié par le Concile de Vatican II »⁶.

« Inscrire le Message » dans l'évolution urbaine

Au lendemain de la guerre et dans les années cinquante, des projets d'urbanisme ambitieux, auxquels l'archevêché est invité à participer, ont vu le jour dans l'agglomération bordelaise.

Sur la rive droite, les restes du château de Carriet⁷, dont les collections photographiques de la SAB conservent le souvenir, ont été rasés en 1948. La colline, le mont Laurier, qui domine le port de Lormont, était occupée par la grande propriété des Mireport. En 1950, la ville de Lormont accorde sa garantie à la société anonyme coopérative d'habitation bon marché le Toit girondin pour un emprunt de 28 454 000 F. Cet emprunt va être le point de départ de la construction de la cité du Bas-Carriet. En 1962, le Comité interprofessionnel du Logement Guyenne et Gascogne (CILG) demande à Pierre Mathieu, son ingénieur et architecte, de concevoir une extension de la petite cité Carriet qu'il venait d'achever. Pour « cette opération exemplaire qui a plutôt bien traversé le temps, le programme est celui d'un grand ensemble de 1 219 logements répartis dans une tour de douze étages, un long bâtiment courbe, dit "la banane", de cinq niveaux, plusieurs petits immeubles de quatre étages et des pavillons individuels disposés en bande »⁸. Ce nouveau quartier est séparé du Vieux-Lormont par deux gros chantiers : celui de l'autoroute, qui coupe les terres du château du Prince Noir, et celui du pont d'Aquitaine, qui sera inauguré en 1967. Le « bond quantitatif »⁹ d'ordre démographique est impressionnant : au début des années cinquante, Lormont comptait 3 000 habitants, en 1962 déjà 6 056. En 1978, la ville franchit le cap des 22 000 habitants. Des vagues successives d'arrivants : rapatriés d'Algérie, auxquels furent réservés 20 % des appartements nouvellement construits, habitants des vieux quartiers de Bordeaux et des entreprises délocalisées de la Rive droite et ruraux des environs ou d'ailleurs, vont rapidement investir ces nouveaux logements¹⁰.

5. Pour une analyse synthétique de la réponse architecturale apportée aux exigences de la liturgie à travers les siècles, on pourra se reporter à SPIRI Jean, *Tradition et modernité dans l'architecture religieuse*, http://www.elevens.ens.fr/aumonerie/seneve/numeros_en_ligne/paques03/seneve003.html (consulté le 22 août 2007).

6. Lajus Pierre, « L'architecture de l'église Saint-Esprit et le concile Vatican II », *L'Église Saint-Esprit, Cité Carriet-Lormont (33), Histoire, Mémoire*.

7. Clemens Jacques et Gaudin Patricia : « Raoul de Pichon, conseiller d'État, est, en 1454, qualifié de Seigneur de Cariette ; le château de Carriet reste dans sa famille jusqu'en 1917. Le pavillon qui flanquait le bâtiment côté nord ayant été, à plusieurs reprises, mystérieusement détruit, une légende prit corps et le château fut un temps appelé « château du diable »... Isolé de la Garonne par la ligne de chemin de fer en 1851, le château a été transformé en bureaux de 1898 à 1917. A l'abandon, ses ruines ont été rasées, laissant la place à la cité Carriet », *Mémoires en Images. Lormont*, Alan Sutton, Saint-Cyr-sur-Loire, 2002, p. 97.

8. Coustet Robert et Saboya Marc, *Bordeaux. La conquête de la modernité. Architecture et urbanisme à Bordeaux et dans l'agglomération de 1920 à 2003*, Bordeaux, Mollat, 2005, p. 213

9. *Idem*, 2ème partie, chapitre II, *Un bond quantitatif : 1959-1974*.

10. Depuis, la population de la cité Carriet s'est diversifiée avec l'accueil des populations d'origine maghrébine, africaine, turque... Actuellement, Lormont figure parmi les 751 zones urbaines sensibles (ZUS) recensées en France.

« Bâtir »

La vieille église Saint-Martin, du XVe siècle, ne fait plus face à l'accueil de ces nouvelles populations, dont elle est éloignée géographiquement et socialement. La solution qu'a représentée une chapelle en bois dans le Bas-Carriat ne pouvait être que provisoire. L'archevêché arrive à la conclusion que « bâtir s'imposait ». Il ne le fait pas sans de nombreuses interrogations : « Quoi construire ? ... Quelle orientation prendre ? »¹¹. Des années 60 aux années 80, l'Eglise choisit d'édifier des lieux de culte discrets qui « témoignent de la présence du Christ au cœur du monde » plutôt que de la puissance de l'Eglise et de l'institution. « Quoi construire ? ... Quelle orientation prendre ? » et à quel coût ? devrait-on ajouter, tant les préoccupations financières de l'Eglise sont importantes en Gironde comme en France. Depuis la séparation des Eglises et de l'État, les constructions des lieux de culte sont à la charge des organisations religieuses, agissant essentiellement par le biais associatif. L'œuvre des chantiers diocésains s'est organisée en appliquant des règles de solidarité financière entre les paroisses, tout en appelant aux prises de responsabilité des communautés locales. Très engagé dans le projet, Jean Landry, responsable de l'équipe de prêtres de la Mission de France, qui assume la charge curiale à partir de 1965, affirmera dès le départ qu'aucune participation financière ne sera demandée aux Lormontais. Le coût de la construction sera donc assumé par les chantiers diocésains. L'enveloppe prévue de 250 000F sera strictement respectée. Pour comparaison, le crédit alloué à la même agence par les chantiers diocésains pour la construction de Saint-Delphin du Pont-de-la-Maye a été de 550 000F. Le coût de la construction de la chapelle Sainte-Marie-de-Grand-Lebrun, quant à lui, s'est élevé à 700 000F (incluant équipement, chauffage, sono, mobilier). Pour l'église Saint-Esprit, nous restons donc dans le cadre d'une construction « pauvre » correspondant à des contraintes financières précises, jugées adaptées à un milieu social économiquement peu favorisé et à une équipe pastorale qui a, elle-même, fait le choix de la pauvreté. Il est vrai que, dès le départ, le projet de construction avait été encouragé par un Lormontais, M. Musq, qui avait vendu le terrain de la colline Carriat au CILG. Il avait en effet réservé une parcelle qu'il avait donnée au diocèse pour bâtir la future église.

La communauté paroissiale

En 1955, le cardinal Richaud, archevêque de Bordeaux, confie la charge paroissiale à une nouvelle équipe issue de la Mission de France¹². Une juste reconnaissance doit être accordée à cette équipe et à celle qui lui a succédé ; cette dernière sera animée par Jean Landry, arrivé en juin 1965 et qui prend donc en charge le suivi du projet. Ces deux équipes ont élaboré le cahier des charges, suivi le dossier, soutenu le

chantier et favorisé son intégration dans la cité. La dernière équipe a su mobiliser les énergies en faisant participer au chantier, et à moindre coût, l'ensemble de la communauté paroissiale, notamment, en préparant un repas pour les ouvriers de l'entreprise de maçonnerie Bares en charge du chantier, deux fois par semaine ; elle a pu, outre l'aspect convivial de la rencontre, payer l'ensemble des bancs de l'église.

Engagés dans le monde du travail, où ils assument tous une activité professionnelle, les prêtres de la Mission de France, soutenus par le Comité pour la construction de l'église de Lormont-Carriat, défendent le projet d'une maison-église, simple, accueillante, *maison du peuple de Dieu*, inscrite dans son environnement. Ils sont conscients de participer à l'édification de la modernité : « Dans une cité neuve, esthétique, aux formes modernes, l'église ne devait pas détoner ; il la fallait, aussi, moderne et esthétique »¹³.

Ces préoccupations fonctionnelles et artistiques vont rejoindre la pensée de l'équipe paroissiale appuyée par l'archevêché. Le programme est ainsi défini : il est demandé la construction, d'une part, d'une église de 350 places sur 400m² et, d'autre part, des locaux pastoraux et des salles de réunions polyvalentes de 200 m².

Le concepteur : l'agence Yves Salier, Adrien Courtois, Pierre Lajus, Michel Sadirac

L'agence à laquelle s'adresse le diocèse a acquis ses lettres de noblesse sur la place de Bordeaux. En 1961, Pierre Lajus a rejoint, à l'issue de sa formation bordelaise puis parisienne¹⁴, l'agence créée en 1955 par Yves Salier et Adrien Courtois. Tous deux avaient recruté un tout jeune dessinateur : Michel

11. Abbé de Boysson : *Évolution et nouvelles orientations, Le Diocèse de Bordeaux, L'Art sacré*, 9-10, Mai – Juin 1966, p. 4.

12. Fondée en 1941, la Mission de France regroupait des prêtres non plus attachés à un diocèse mais mis à la disposition de l'ensemble des évêques. En 1954, Pie XII met un terme à l'expérience des prêtres ouvriers. Les prêtres de la Mission de France prennent alors en charge des paroisses. Pour une approche approfondie du mouvement : <http://www.mission-de-france.com/> (consulté le 22 août 2007).

13. *L'église Saint-Esprit, lettre à la population*. Lormont, 1er décembre 1966.

14. Né en 1930 à Bordeaux, diplômé de l'école d'architecture de cette ville en 1956, Pierre Lajus poursuit sa formation à l'Institut d'urbanisme de Paris. Il a travaillé dans l'agence de Michel Ecochard, qui dirigea, de 1946 à 1952, le service d'urbanisme du Protectorat français au Maroc et y développa sa théorie de « l'habitat pour le plus grand nombre ». Il revient sur Bordeaux en 1961, rejoint l'atelier d'architecture d'Yves Salier, Adrien Courtois et Francisque Perrier, rue du Palais de l'Ombrière. En 1964, il est membre de l'agence, alors rue de Lyon. Il la quittera en 1974 pour créer sa propre agence sur Mérignac.

Sadirac. Ils sont les héritiers, pour une large part, de l'esprit d'innovation de Claude Ferret. Ils ont participé aux chantiers de la reconstruction de Royan dont Claude Ferret aura la charge en tant qu'architecte et urbaniste. Ils ont participé également au manifeste de la modernité architecturale bordelaise que fut (que reste, a-t-on envie de dire, tant les polémiques et les prises de positions sont encore loin d'être tranchées !) l'édification de la caserne des pompiers de La Benaugue en 1954. L'agence a su, profitant du dynamisme économique des « Trente Glorieuses », trouver une clientèle régionale ouverte à la modernité et à la recherche architecturale. Elle a joué un rôle pédagogique important auprès de ses clients, des nombreux stagiaires accueillis à l'agence et dans le cadre de l'École d'architecture où Pierre Lajus sera enseignant. Les architectes qu'admirait alors cette jeune équipe enthousiaste ont été découverts dans le cadre de sa formation, sur le terrain (Le Corbusier a laissé sa marque en Gironde et en Charentes ; les voyages-découvertes au Japon et aux Etats-Unis seront plus tardifs) et dans la lecture assidue des revues d'architecture dont *L'architecture d'aujourd'hui* et *Domus*, « qui étaient notre Bible à nous », dira Pierre Lajus. Lorsque Pierre Lajus rejoint l'équipe bordelaise, l'atelier a déjà à son actif de nombreuses réalisations d'habitations privées sur l'agglomération et dans les environs : une trentaine jusqu'en 1961. Résidences principales ou (et) résidences secondaires sont conçues à la demande d'amis, de relations familiales, de membres des professions libérales, de patrons d'entreprise convertis aux recherches modernistes qui leur sont proposées ou pour abriter la résidence familiale ou professionnelle des architectes... Au cours de cette période, les influences sont diverses et assez explicites. « Du mouvement moderne, [les architectes] retiennent l'éthique constructive du Bauhaus, sa prédilection pour la rigueur de l'angle droit, sa façon limpide d'assembler plans et volumes à joints vifs et sans dissimulation »¹⁵. Le Corbusier imprime sa marque à la maison construite par Yves Salier en 1951, à la limite de Bordeaux et de Mérignac¹⁶. Les toits-terrasses, les poutres débordantes, l'agencement des cuisines et des volumes intérieurs, l'intégration dans le paysage et la nature renvoient à des modèles américains et californiens. Les maisons de cette période sont marquées par l'utilisation de matériaux privilégiés : le béton et le verre, par des plans où dominent des volumes emboîtés, le plus souvent simples et faisant une large place à l'angle droit. Ces réalisations, souvent présentées dans la presse spécialisée, ont assuré à l'équipe bordelaise une reconnaissance nationale et internationale qui sera consacrée par l'attribution de différents prix d'architecture¹⁷.

Pierre Lajus a aussi pris en charge deux gros projets religieux sur l'agglomération : la chapelle destinée aux élèves du collège Sainte-Marie-de-Grand-Lebrun, attribuée sur concours en janvier 1962 et achevée en juillet 1965, et l'église

paroissiale Saint-Delphin du Pont-de-la-Maye à Villenave d'Ornon¹⁸. Dans le premier cas, le budget relativement conséquent a permis la réalisation d'un ensemble assez sophistiqué. Au milieu des grands arbres du parc de l'institution, un volume bas, marqué par l'horizontalité, associe le béton à une charpente en bois lamellé collé. Destinée aux 1 200 élèves d'un collège « huppé » de Bordeaux, la chapelle offre une nef de 600 places, un emplacement pour la chorale, des autels annexes, une sacristie, un vestiaire. La nef principale est éclairée par des vitrages situés au-dessus des murs en béton, entre les poutres, et par un triple lanterneau situé au dessus de l'autel et du chœur où le matériau privilégié est le marbre blanc. Les autels annexes sont ouverts sur des patios et la nature pénètre ainsi largement dans la chapelle. L'église Saint-Delphin, prévue pour une assemblée de 700 personnes, étire son plan original en longueur. Un vaste parvis est délimité par le prolongement des murs du bâtiment ; il permet d'éloigner les nuisances sonores de la route de Toulouse. Le béton est clairement mis en avant et les canons à lumière sont conçus dans un toit aux pentes dissymétriques. Les murs sont aveugles et suivent la pente de la toiture. La grande pente est orientée vers l'entrée sur la nef, l'autre décline vers le fond de l'église et abrite une chapelle, la sacristie et les locaux annexes. La réflexion de l'agence a donc mûri dans le cadre de projets très légèrement antérieurs à celui de l'église Saint-Esprit. Son œuvre architecturale religieuse va ainsi se décliner pour des communautés de croyants socialement différenciées. Elle s'est concrétisée dans des plans qui traduisent les évolutions liturgiques contemporaines, en particulier la place privilégiée de l'autel et de l'ambon. Ces églises sont conçues à partir d'emboîtements de volumes simples avec des choix de matériaux souvent identiques : le béton, le bois, le verre et, surtout, avec une très grande attention portée au traitement de la lumière, élément essentiel dans la construction d'un édifice religieux. L'influence de Le Corbusier, l'agnostique, est ici aussi très présente ; l'œuvre architecturale sacrée est imprégnée des principes du maître exprimés dans ses formules célèbres : « L'architecture est le jeu savant, correct et

15. Arc-en-rêve. Centre d'architecture, Salier, Courtois, Lajus, Sadirac, Fouquet. *Atelier d'architecture, Bordeaux 1950-1970, catalogue*, 1995.

16. « C'était la mère d'un ami, à Saint-Augustin à Bordeaux, qui ne savait pas ce que c'était un architecte, et je lui ai fait – on dirait la maison de Le Corbusier – la villa Savoye sur pilotis, en petit... », *idem*, p. 96.

17. On trouvera une bibliographie complète des écrits ayant traité de l'œuvre de l'agence entre 1950 et 1970 et d'ouvrages ayant servi de référence dans la publication d'Arc-en-rêve consacrée à l'atelier, p. 124-126.

18. La chapelle et le presbytère de Saint-Amand à Bordeaux-Caudéran, la chapelle des Dominicaines de Béthanie à Saint-Morillon, l'église Notre-Dame-de-la-Forêt à Pirailhan font aussi partie du corpus des réalisations religieuses de l'atelier ; une étude de 1962 de Pierre Lajus et Claude Bouey prévoyait la construction d'une trentaine de lieux de culte dans le diocèse de Bordeaux.

magnifique des volumes assemblés sous la lumière », et « l'architecture, c'est, avec des matériaux bruts, établir des rapports émouvants »¹⁹. Notre-Dame-du-Haut-Ronchamp, achevée en 1955, et le couvent des Dominicains à La Tourette, inauguré en 1960, sont les édifices emblématiques de cette architecture religieuse contemporaine souhaitée par le Père Marie-Alain Couturier dans son combat pour l'art sacré. La première crée une architecture-sculpture, résolument originale, éloignée des codes liturgiques traditionnels. La Tourette, pour sa part,

magnifie un cadre géographique dont Le Corbusier écrivait : «Les lieux ont dicté l'architecture. Le terrain était très en pente : un vallon qui descend, ouvert sur la plaine et entouré de forêts. L'édifice a été conçu par le haut : la composition commence par la ligne de toiture, grande horizontale générale, pour finir à la déclivité du sol». Ces deux réalisations reposent sur un traitement très soigné de la lumière qui introduit à la dimension du sacré et du mystère : on retrouve ce principe dans la modeste église Saint-Esprit.

L'église Saint-Esprit : « Une église si modeste qu'elle semblerait toujours avoir existé »

« Un site magnifié »

L'église s'inscrit en effet dans un site remarquable (fig. 1 et 2) dont elle utilise judicieusement la pente selon un plan carré dont les quatre angles sont situés aux quatre points cardinaux et l'entrée principale au nord-ouest. Le cube de béton blanc se présente comme une véritable sculpture dominant la rivière. Il est intégré dans la ville en construction : l'église est toute proche, en effet, de la place centrale, qui regroupe les commerces. L'environnement et le paysage, à la différence de la chapelle de Grand-Lebrun, restent cependant extérieurs à l'édifice, qui ne reçoit que la lumière. Le plan adopté est le résultat d'avant-projets jugés trop ambitieux dans leurs objectifs ou dans leur coût. Les photos des maquettes de deux projets sont conservées aux archives diocésaines. L'un proposait déjà un cube de béton surmonté de deux « ailes », l'autre élevait une structure centrale imposante au dessus d'un bâtiment bas rectangulaire.

Le choix d'un plan simple

Ces avant-projets ont abouti au choix d'un plan simple (fig. 3) : un carré calé sur la pente d'implantation. Le bâtiment, pour qui le découvre de l'extérieur, présente encore un ensemble sculptural surprenant (fig. 4). Le cube de béton supporte deux poutres en U (fig. 5). Pour porter le toit sans point d'appui intermédiaire qui gênerait la visibilité du chœur, deux poutres de 20 mètres de portée et 3 mètres de haut ont été lancées. Les

19. Le Corbusier, *Vers une architecture* (1923), Paris, Artaud, 1977.



Fig. 1. – Un site magnifié :
vue arrière sur le fleuve.

Fig. 2. – Vue arrière sur le port.

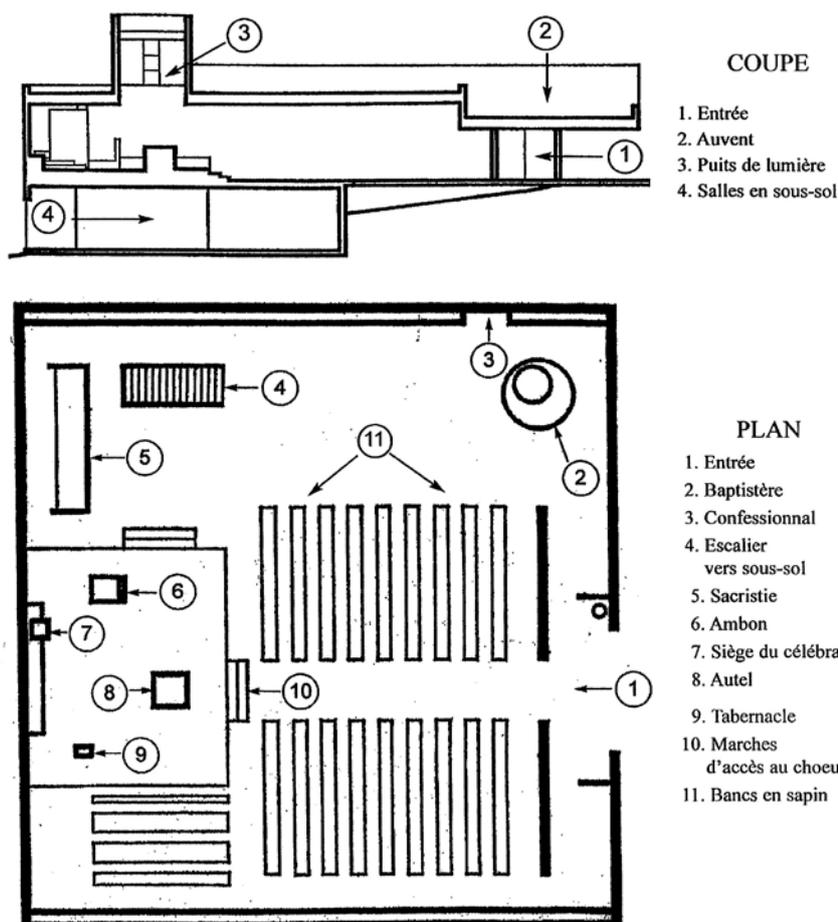


Fig. 3. – Un plan simple.

extrémités du U transversal sont ouvertes à la lumière par un simple vitrage transparent et constituent deux lanterneaux. Pour porter la dalle au dessus de la nef, une autre poutre s'avance en saillie au-dessus du toit. L'ensemble a permis, par un judicieux système de contrepoids, d'assurer la couverture de l'église, qui ne comporte aucun pilier intérieur. Sur le toit, le recouvrement de ces poutres symboliserait la croix latine. La poutre qui s'avance au dessus du portail d'entrée constitue l'auvent, espace d'accueil traditionnel prévu pour que la communauté paroissiale puisse se retrouver avant ou après les offices.

L'espace intérieur : l'application des nouveaux principes liturgiques

L'espace intérieur comprend l'entrée avec, à droite, le baptistère, le confessionnal intégré dans le mur porteur, l'escalier qui conduit au sous-sol vers les locaux paroissiaux offrant une vue sur le fleuve. La sacristie donne directement sur cet espace intérieur, dont elle n'est séparée que par un muret. Un

socle surélevé de trois marches définit le chœur. On y retrouve l'autel, l'ambon, le tabernacle, le siège du célébrant et de ses accompagnateurs, simple banquette accolée au mur du fond. Les bancs réservés à l'assemblée sont principalement situés face à la tribune sur deux rangées, de part et d'autre de l'allée centrale. Quelques bancs ont également été disposés sur la partie gauche de l'autel.

La sobriété des matériaux

A la très grande simplicité du plan répond celle des matériaux utilisés : le béton, traité de façon différenciée dans les murs, le plafond, le sol, une grande partie du mobilier ; le verre incolore, utilisé pour les puits-de-jour latéraux et le bandeau central qui assure l'éclairage du chœur ; enfin, le bois, pour les bancs en sapin, teintés dans le brun, et la porte d'entrée. Aucune couleur, aucun marbre blanc comme à Saint-Delphin ou dans la chapelle de Grand-Lebrun ne viennent « enrichir » cet ensemble dépouillé. Le plafond sans enduit laisse apparaître



Fig. 4. – Une architecture sculpture.

Fig. 5. – Vue arrière.





Fig. 6. – Le confessionnal.

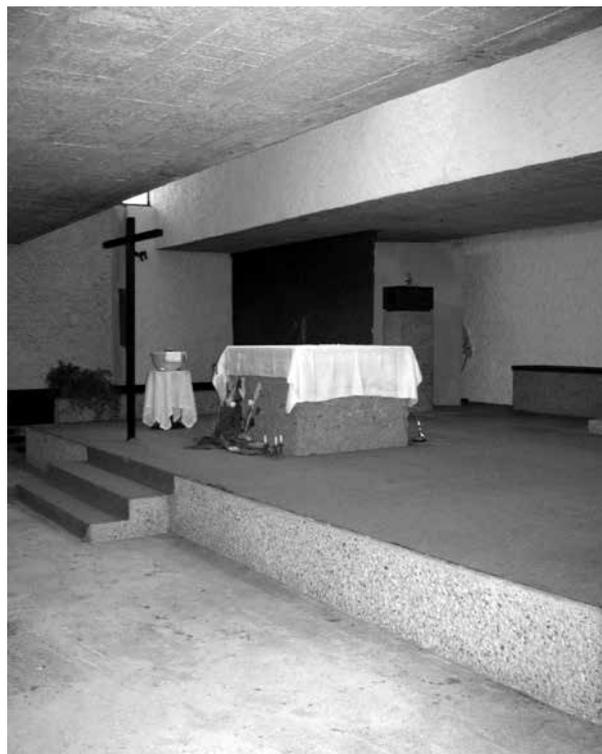


Fig. 7. – L'autel.

le béton de la structure et des hourdis et poutrelles préfabriquées qui s'y raccordent. Les murs sont agglomérés de ciment et reçoivent à l'intérieur et à l'extérieur un enduit rustique peint en blanc. Le socle du chœur et les différents éléments du culte, également en béton, sont martelés à la boucharde « pour donner un aspect rugueux qui accroche la lumière »²⁰. Près de l'entrée, les fonts baptismaux sont eux aussi construits en béton martelé sous forme d'une vasque circulaire qui s'écoule dans un bassin creusé dans le sol. Ainsi placé à l'entrée de l'église, le baptistère reprend une ancienne tradition remise à l'honneur par Vatican II. Il est la marque du baptême qui introduit dans la communauté ; le nouveau baptisé pourra ensuite poursuivre son chemin vers l'autel. « Dans le mur droit de l'église, près des fonts baptismaux, une niche en forme de saignée verticale met en scène le siège du confesseur et l'agenouillement du pénitent, dans un confessionnal qui n'est plus une guérite, mais un dispositif architectural offert au regard »²¹ (fig. 6). Les équipements intérieurs comprennent également un chauffage à air chaud avec gaines noyées dans les murs ainsi qu'une sonorisation encastrée.

Le traitement de la lumière

La lumière est traitée comme un élément essentiel de la construction de l'espace intérieur, à laquelle elle confère le sens du mystère et du sacré. Au dessus du sanctuaire, le plafond est interrompu par une bande de jour transversale recoupant à angle droit l'allée centrale. Ainsi retrouve-t-on, à l'intérieur de l'église, la symbolique de la croix latine dessinée par les poutres extérieures du toit. Cette bande permet un éclairage zénithal de l'autel et du chœur situé sur un podium : ainsi le regard est attiré vers l'autel par la lumière qui l'éclaire directement (fig. 7 et 8). Un éclairage latéral est assuré par les deux lanterneaux en simple vitrage logé dans l'extrémité des poutres en U (fig. 9 et 10). Les locaux paroissiaux, en sous-sol du bâtiment, donnent sur le fleuve. Ils comprennent un logement pour gardiennage et des salles de travail et de réunions. Repoussant l'idée de la construction d'un clocher jugé contradictoire avec les principes d'une « église modeste », l'équipe paroissiale a fait le choix d'une simple balise pour aider à l'identification du lieu de culte. Sur le parvis, un mât en acier inoxydable

20. Lajus Pierre, « L'architecture de l'église Saint-Esprit et le concile Vatican II », *L'Eglise Saint-Esprit, Cité Carriet-Lormont (33), Histoire, Mémoire*.

21. *Idem*



Fig. 8. – Le traitement de la lumière 1.



Fig. 9. – Le traitement de la lumière 2.

(fabriqué par Auxyméca) est surmonté d'une girouette soumise aux variations éoliennes. Il s'agit d'une colombe en acier représentant l'Esprit Saint, œuvre du sculpteur Hugues Maurin²². L'artiste a créé aux Etats-Unis une importante œuvre religieuse sculptée. Etabli désormais à Bordeaux, il y a rencontré l'équipe Salier-Courtois. « Cet art primitif, cette fausse simplicité, ces émotions qui invitent à dépasser les conventions, le jeu des apparences dans cet univers où le sculpteur invente un art sacré sans dieu », ainsi que le définit Michel Pétauud-Létang, va trouver une forte résonance dans l'équipe. Les collaborations d'Hugues Maurin avec l'atelier sont nombreuses dans les œuvres tant profanes que religieuses²³. Le sculpteur a ainsi pris en charge la décoration de Saint-Delphin : chemin de croix, objets liturgiques et Vierge à l'enfant en bois.

« Par la sculpture, en élaguant tout savoir préétabli, je cherche à rejoindre une expression essentielle, parfois brutale. Rendre visibles les signes, traces et blessures qui sillonnent, colorent et scarifient l'existence », ainsi présente-t-il sa démarche²⁴. A Saint-Esprit, c'est au contraire la légèreté de la balise (fig. 11) et le contraste avec la sculpture-architecture qui séduisent.

L'aménagement dallé du parvis est plus récent, puisqu'il a été réalisé par la mairie dans les années quatre-vingt-dix, par commodité d'entretien, mais en contradiction avec l'idée initiale des architectes qui voulaient une prairie verte dans laquelle s'incrusterait le cube blanc de l'église.

Le chantier est ouvert le 24 juin 1966 et la première célébration fut celle de la « messe de minuit », le 24 décembre 1966. Selon une symbolique forte de « réconciliation » et de « passage de témoin » entre la cité du Vieux Lormont et la nouvelle ville, une procession partie de la vieille église Saint-

22. Né en 1925 à Tonneins et après des études à Toulouse et un engagement dans la résistance, l'artiste a vécu aux Etats-Unis de 1948 à 1955. Il travaille le bois, la terre cuite, la pierre, le fer, la résine, le ciment et l'aluminium moulé. Une exposition rétrospective de son œuvre a été présentée à la Base sous-marine du 11 octobre 2002 au 12 janvier 2003.

23. Michel Pétauud-Létang, « Dans ces années d'économie glorieuse, une tranquille et sereine propension à l'art contemporain baigne la ville. Peintres et sculpteurs entretiennent une fusion productrice avec les architectes », Maurin. Sculptures, A éditions, 2002, p. 15.

24. <http://www.hugues-maurin.com/biographie.htm> (consulté le 22 août 2007).



Fig. 10. – Le traitement de la lumière 3.



Fig. 11. – La balise du Saint-Esprit.

Martin, transportant les objets du culte, a cheminé à travers les rues vers la nouvelle église. Le 2 février 1970, alors qu'on s'apprêtait à célébrer la messe de la Chandeleur, la voûte de la vieille église Saint-Martin s'effondre²⁵. L'église Saint-Esprit devient alors la seule église catholique en exercice sur la commune. Elle a très vite acquis une renommée importante auprès des professionnels de l'architecture, et très nombreux sont les articles, les mentions, les présentations de l'église dans les revues appartenant à ce secteur. Lorsque, le 7 décembre 2000, le Préfet de Région inscrit l'église Saint-Esprit sur l'Inventaire supplémentaire dans sa totalité²⁶, il se range à l'avis favorable, entre autres, du conservateur régional de l'Inventaire, Jean-Claude Lasserre, qui souhaitait l'instauration de mesures de protection. Ce dernier écrivait alors : « Des trois églises construites par l'agence Salier, Courtois, Sadirac, l'église paroissiale Saint-Esprit est certainement la plus représentative et la plus aboutie dans le désir, qui est celui de l'équipe, d'édifier, selon la formule d'André Le Donné, "l'église banale,

tellement simple qu'elle semblera toujours avoir existé". Ici, le volume sans concession se réduit à un cube simple fermé de maçonnerie enduite que vient rayer une fente de lumière qui traverse l'édifice de manière totalement saisissante... ». La reconnaissance du grand public, déjà amorcée lors des journées du patrimoine - une visite fut proposée dans le programme de 2005 - devrait être facilitée par la venue du tram et, aussi, par l'ouverture sur l'agglomération.

25. Guibot R. A, « Lormont. La voûte en s'effondrant n'a heureusement écrasé que des chaises vides », *Sud-Ouest*, 3 février 1970.

26. « Considérant que l'église Saint-Esprit de Lormont (Gironde) présente un intérêt d'art et d'histoire suffisant pour rendre désirable la conservation en raison de la qualité et de la vigueur de son architecture et de l'exemple représentatif qu'elle constitue des églises dites « de proximité » arrête : art 1 : est inscrite sur l'inventaire supplémentaire des monuments historiques, dans sa totalité, l'église Saint-Esprit ».

Je remercie Jean Landry pour la « découverte » de l'église du Saint-Esprit et la documentation fournie. Mes remerciements sont aussi adressés à Marie-France Lacoue-Labarthe, Robert Coustet et Marc Saboya pour l'aide apportée dans la relecture de ce texte.